

↗ Session 2 (1988–1989)
Entretien avec Florence Bonnefous
réalisé par Damien Airault
12.05.2018

Damien Airault : Est-ce que vous pouvez brièvement revenir sur ce que vous faisiez avant l'École du Magasin ?

Florence Bonnefous : Avant le Magasin, j'ai fait les Arts Déco à Strasbourg. J'ai d'abord fait un brevet de compagnons de reliure et ensuite je suis passée au département art qui avait été créé par Sarkis. Et j'ai presque passé un diplôme que je n'ai pas eu en organisant une exposition dans un petit local qui avait une vitrine sur la rue qui était tout près de l'école. Le projet s'est appelé un moment 'Sur les trottoirs', puis ensuite, 'Vitrine des Pêcheurs' car le local était situé Rue des Pêcheurs. À l'époque le rapprochement entre les positions d'artiste et de curateur n'était pas admissible. J'ai continué à organiser quelques expositions à Strasbourg au sein de l'association Artel fondée avec quelques amis artistes.

DA : Vous étiez de Strasbourg ?

FB : Non, j'ai grandi à l'étranger. J'ai passé mon baccalauréat au Luxembourg, à l'École européenne. Strasbourg était la ville universitaire la plus proche. J'y suis allée faire une licence de psychologie, Après, je suis partie deux ans en voyage, en Inde. Quand je suis rentrée, je me suis inscrite aux Arts déco. Et j'ai donc continué à organiser quelques expositions mais ça patinait un peu. L'une d'elle était une grosse exposition dans le Château des Rohan de Saverne, avec des budgets de la DRAC, etc. J'ai ensuite entendu parler de l'École du Magasin et je me suis inscrite. C'était le dernier jury avec Jacques Guillot qui est décédé pendant l'été, entre la sélection et la rentrée des classes. C'est au moment des sélections que j'ai rencontré Édouard Merino avec qui, à la fin de la session de l'École, on a décidé d'ouvrir une galerie. On avait d'abord pensé le faire à Paris. On a trouvé un local et la veille de la signature du bail on est allé dîner pour fêter ça. Au dessert, on avait décidé de ne pas aller signer le lendemain et de ne pas rester à Paris. On pensait qu'il valait mieux développer un projet en périphérie plutôt qu'au centre. On est partis à Nice. Le bord de mer semblait loin de tout à l'époque. En plus, Édouard avait ses parents qui vivaient à Monaco donc on a habité chez eux le temps de trouver un local à Nice. On a ouvert à Nice en 1990.

DA : Qu'est-ce qui vous a donné envie de rentrer à l'École du Magasin ? Comment vous la connaissiez ?

FB : Je ne me rappelle pas du tout comment j'en ai entendu parler, mais ce qui m'a donné envie c'était de professionnaliser ce que je faisais en tâtonnant dans une ville où l'art contemporain était très peu présent : il n'y

avait pas de musée d'art contemporain, pas vraiment de galeries. Le département «art» dirigé par Sarkis a été développé très tardivement. Ce n'était pas une école des beaux-arts mais d'arts décoratifs : peinture, sculpture, reliure, illustration. J'ai senti qu'il fallait que je sorte de cette ville, que je rencontre d'autres gens.

DA : Avec qui travailliez-vous avant de rentrer à l'École du Magasin ? C'était des artistes de votre génération ?

FB : Dans la vitrine j'ai présenté un programme où se sont suivis Sarkis, qui avait fait un beau projet sur Gramsci, et Marie Bourget : tous deux étaient d'une génération différente. Autrement, oui, c'étaient que des gens proches de moi... par exemple Gérard Starck, Stéphane Lallemand – des gens qui étaient à Strasbourg et qui n'ont pas forcément fait carrière. J'ai connu Patrick Neu à l'époque. J'étais amie avec Michel Aubry, avec qui j'ai aussi fait un projet dans la vitrine.

DA : Donc vous rentrez à l'École du Magasin en 1988. Vous souvenez-vous du jury ? Comment ça s'est passé ?

FB : Je me souviens avoir beaucoup fait rire Jacques Guillot quand il m'a posé la question de comment je vivais. Je pense que c'était une question avec une certaine profondeur et je lui ai répondu : « En servant des bières. » Je ne me souviens d'aucun autre membre du jury.

DA : Une fois dans l'École, les élèves étaient-ils stagiaires ou boursiers dans le cadre d'une formation continue ?

FB : Non, on n'avait rien. Il y a peut-être des gens qui ont eu des bourses universitaires, mais je pense que chacun s'est débrouillé. On était logés et partiellement nourris.

DA : Est-ce que vous étiez dans l'année où ils ont commencé à mettre en place ces sortes de mini cellules au rez-de-chaussée ?

FB : Oui, on a inauguré les cellules. Au départ, on vivait dans la maison de Jacques, vers Fontaine, avec Victoire Dubruel. C'était le grand confort : grande maison avec une belle vue, jardin, feu de cheminée, grande cuisine, cave remplie. Et puis, je ne sais pas bien pourquoi, peut-être pour des raisons de succession, il a fallu quitter cette maison. Ils ont donc construit à la va-vite les boxes à chevaux. On s'est retrouvé là en milieu de cursus. C'était vraiment des cellules de prisonniers, sans lumière du jour.

DA : Victoire a un souvenir très nostalgique de cette maison, surtout avec les élèves de l'École.

FB : Elle faisait des caillettes tout le temps, je n'en ai jamais mangé autant !

DA : Elle faisait la cuisine pour tout le monde ?

FB : Oui, ou elle achetait des choses toutes faites. Et tout le monde s'y mettait.

DA : Et vous voyiez les élèves de l'École d'art également ?

FB : Un petit peu, oui. Pas trop dans la maison mais sur Grenoble. Philippe Parreno, lui, est parti très vite sur Paris. Et un an plus tôt, on voyait Perrin, on voyait Pierre Joseph.

DA : Je ne me souviens pas du nom des autres élèves.

FB : Je me souviens de Nathalie Ergino et de Louise Neri, qui s'est occupée après de Parkett à New York et qui travaille maintenant chez Gagosian. Michelle Blaize est à Bordeaux : elle venait de Bordeaux et elle y est retournée. Dominique Foucault était un artiste. Sylvie Froux au Frac. Luc Gauthier a été sans doute le plus perdu de nous tous dans cette histoire où on s'est retrouvés livrés à nous-mêmes.